



HAL
open science

La voix de Louis Gabriel Gauny

Stéphane Douailler

► **To cite this version:**

| Stéphane Douailler. La voix de Louis Gabriel Gauny. 2021. hal-03329134

HAL Id: hal-03329134

<https://hal.science/hal-03329134v1>

Preprint submitted on 30 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La voix de *Louis Gabriel Gauny*.

Stéphane DOUAILLER

Université Paris 8

Laboratoire Logiques Contemporaines de
la Philosophie (LLCP EA 4008)

Le texte propose une recherche sur le rôle joué dans l'œuvre de J. Rancière par la rencontre qu'il fit au sein des archives avec l'ouvrier en parquet Louis-Gabriel Gauny alors qu'il travaillait à la rédaction de sa thèse d'État de philosophie dans les années d'après 1968, et avait fondé avec Jean Borreil et Geneviève Fraisse un Centre de recherches des idéologies de la révolte qui allait devenir le collectif *Révolte Logiques*. L'analyse encore partielle de l'interlocution spécifique nouée à ce moment entre J. Rancière et L.-G. Gauny considère ici successivement le statut accordé à la poésie ouvrière de la première moitié du XIXe siècle au sein du projet qui se concrétisera dans l'histoire sociale, la fonction d'analyseur que *La nuit des prolétaires* fait jouer à L.-G. Gauny au sein des multiples formes par lesquelles s'expriment dans les revendications et pratiques ouvrières d'après 1830 le non consentement à l'ordre patronal, la nécessité théorique que J. Rancière s'impose à partir de là de concevoir autrement la manière de penser et d'écrire en philosophie en direction d'une possibilité continuée et peut-être indéfiniment continuée de rendre tout autrement communs les questionnements indissolublement philosophiques, esthétiques, politiques. Le travail ci-dessous a été réalisé en 2016 à la demande d'Etienne Tassin. Il a fait l'objet de publications dans des versions inégalement complètes dans des revues et ouvrages collectifs. Il se présente ici, en attente de compléments, sous la forme d'un document de travail.

SD

L'œuvre de Jacques Rancière communique un mouvement. La publication du colloque de Cerisy-la-Salle rassemblé à son sujet en mai 2005¹, faisant court en même temps que simple, choisit de nommer ce dernier *déplacement*. Et incontestablement tout lecteur s'engageant aujourd'hui dans une étude suivie de ses écrits ne manquera pas d'éprouver le sentiment d'être mené de lieu en lieu, contraint à des passages imprévus et peut-être conduit assez loin des points de départ que les premiers textes avaient laissé reconnaître. Y contribue, en même temps que le déplacement qui est demandé au lecteur, la mobilité du, ou des,

¹ Colloque de Cerisy, *La philosophie déplacée. Autour de Jacques Rancière*, HORLIEU éditions, Bourg en Bresse, 2006.

paysages. À en croire le colloque de Cerisy, autant que l'œuvre, l'auteur, les contributeurs, leurs questions, c'était la philosophie qu'il convenait en effet de voir bouger en cette occasion. C'est elle aussi bien qui serait déplacée, qui aurait à apprendre ou réapprendre à le faire, et qu'il vaudrait la peine d'inviter à cultiver les gestes qui font glisser les paysages que son mot convoque en même temps qu'ils contraignent ceux qu'elle y rassemble à en suivre et à en effectuer les bougés. On pourrait appeler cela produire en même temps le philosophique et son double². Les propos qui suivent y prennent leur motif et unique objet : essayer de se rendre attentif à un tel mouvement, et en esquisser un relevé particulier. Un relevé particulier demande un point d'observation. Moins situable à l'intérieur de quelque mécanique générale présumée que saisi par le biais d'une des constellations visibles que l'œuvre écrite a dessinées, ce sera celui de la rencontre de cette dernière avec le menuisier poète et philosophe plébéien Louis Gabriel Gauny.

I : L'IDÉE DE POÉSIE SOCIALE

Il est peut-être utile, avant d'entrer dans la question, de revenir à la lumière fixe de l'Histoire sociale. Au cours de l'année 1965, l'ouvrier saint-simonien Louis Gabriel Gauny qui était né le 19 juin 1806 et s'était éteint à Paris en 1889 entra dans le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* de Jean Maitron³. Il le fit à l'heure qu'avait prévue pour lui ce vaste recensement commencé l'année précédente en partant du fait que sa vie, son action ou son œuvre avaient appartenu à la période qui aurait mené « de la Révolution française à la fondation de la Première internationale », et que le rang d'admission dans le recensement devait être, comme il convient pour les dictionnaires, celui du deuxième volume prévu d'accueillir tous les noms débutant par une initiale comprise entre D et L. Dans la notice on lisait alors qu'il fut menuisier en parquet et lié au mouvement saint-simonien dans lequel il compta plusieurs amis, qu'il collabora à des journaux, des clubs et à une société de secours

² En un sens spécifique tenant compte de l'altération qu'il produit de la formule de J. Rancière : « Le prolétaire et son double ou le philosophe inconnu » in *Les scènes du peuple*, HORLIEU éditions, Bourg en Bresse, 2003, pp. 21-33.

³ J. Maitron, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, 1^{ère} période, tome 2, éditions de l'Atelier, 1965.

mutuels, enfin qu'il fut l'auteur de poèmes dont l'un en particulier figure dans l'ouvrage *Poésies sociales des ouvriers* composé en 1840 par Olinde Rodrigues. Ce qui rend le Maitron irréductiblement précieux c'est tout ce qu'il ajoute au fait que Gabriel Gauny fut un ouvrier saint-simonien ou lié au saint-simonisme. L'événement qu'il signale de la publication d'un de ses poèmes dans le recueil d'Olinde Rodrigues oriente l'attention vers ce qu'on semble pouvoir considérer ici comme la possibilité d'une première scène pour des renvois vers des scènes antécédentes et des reprises par lesquelles d'autres s'infléchissent⁴. Publié par l'éditeur Paulin à Paris, le livre d'Olinde Rodrigues réunit 42 poèmes écrits par 12 auteurs présentés à chaque fois par le métier qu'ils exercent : ouvrière en broderies, tourneur en cuivre, chapelier, horloger, menuisier, ouvrier en vidanges, typographe, cordonnier, peintre en porcelaine, fabricant de mesures linéaires. Ce mode de présentation par le métier, répété au bas de chaque poème en venant s'ajouter à la signature de l'auteur et renouvelant l'économie de la recommandation, suffit, si l'on en croit l'étude et notice que lui consacra plus tard le chansonnier Eugène Baillet, à attirer l'attention sur Louis-Marie Ponty ami de Gauny : « Lorsqu'en 1840 Olinde Rodrigues révéla au monde politique et littéraire la pléiade des poètes de l'atelier par la publication des *Poésies sociales des ouvriers*, Ponty, qui a trois pièces importantes dans ce livre, fut un des plus remarquables. Il est vrai qu'il y avait une antithèse tellement grande entre sa poésie et sa situation que la surprise était bien naturelle. Quand on avait lu des vers pleins de vigueur et de lyrisme comme ceux dédiés à son ami Gauny (...) et qu'on arrivait à la signature, on était tenté de croire à l'imposture en lisant *L.M. Ponty, ouvrier en vidanges*. Rien n'était cependant plus vrai »⁵. On pourrait bien relever qu'un demi-siècle après la publication qu'il rappelle Eugène Baillet

⁴ Il n'y a pas en ce sens de scène première mais précisément le jeu des renvois et des reprises, et leurs différences. Voir à ce sujet Dinah Ribard, « De l'écriture à l'événement. Acteurs et histoire de la pensée ouvrière autour de 1840 », dans *Revue d'histoire du XIXe siècle* n°32, 2006, pp. 79-91 ; « Le temps de la poésie des ouvriers. Prise de parole, travail et littérature en contextes », dans F. Brayard (dir.), *Des contextes en histoires*, Actes du Forum du CRH 2011, *La Bibliothèque du Centre de recherches historiques*, 2013, pp. 227-294. De même que H. Millot, N. Vincent Munnia, M.-C. Schapira, M. Fontana, *La poésie populaire en France en XIXe siècle. Théories, pratiques et réceptions*, Du Lérot, 2005.

⁵ E. Baillet, « Louis-Marie Ponty, chiffonnier, forgeron, etc. » dans *De quelques ouvriers-poètes : biographies et souvenirs*, Labbé, 1898, pp. 53-54.

s'emploie sans doute à accommoder la vérité qu'il cite en préférant recouvrir pudiquement le travail à la vidange sous les occupations de « chiffonnier, forgeron, etc. » qu'il attribue également à Louis-Marie Ponty. Le paradoxe n'en est pas résolu pour autant. En réalité l'initiative d'Olinde Rodrigues contenait bien plus largement une obligation de redéfinition des termes dans lesquels faire accueil à la vocation poétique que toutes sortes de compagnons et ouvriers avaient entrepris de manifester sous la Monarchie de Juillet. En plus de la signature inhabituelle relevée par tous les lecteurs, une autre particularité ne pouvait par exemple manquer de sauter aux yeux. Car si les habitués des recueils poétiques pouvaient probablement reconnaître dans les poèmes retenus par Olinde Rodrigues des versifications particulières, des chansons, des actions de grâce, des épîtres, des doutes, des plaintes ou des contemplations, et par le biais de chaque genre imité ou rappelé identifier des manières en dernier ressort distinctes d'introduire la revendication de poésie, le recueil publié par Olinde Rodrigues entreprenait pour sa part de rompre sans fioritures avec cette réception en donnant à chaque élément le nom de « pièce ». Le mot, introduit en fin de préface pour présenter le recueil comme une réunion de « pièces les plus propres à caractériser le progrès des sentiments moraux dans la classe ouvrière »⁶, est avec l'indifférence qu'il institue utilisé systématiquement pour préciser l'origine des textes et pas moins de cinq fois dans la table des matières qui n'y fait exception que pour recourir à un moment au seul terme d'« extrait »⁷. Cette neutralité ne laisse pas de perturber virtuellement ou réellement l'économie de la protection, des encouragements, de la recommandation, par laquelle des auteurs reconnus du temps tels que Béranger, Lamartine, Victor Hugo, Lamennais, Eugène Sue, George Sand, et chacun plus particulièrement selon le genre dans lequel il s'était illustré, avaient appris à répondre aux demandes de reconnaissance et sollicitations qui accompagnaient les envois qui leur étaient faits de lettres, de vers et de compositions poétiques de la part des ouvriers poètes. Dès l'année qui suivit la publication du livre d'Olinde Rodrigues, George Sand ouvrit le débat dans deux livraisons confiées à la *Revue indépendante* qu'elle édite avec Pierre Leroux et Louis Viardot, et portant comme titre *Dialogue (et Second dialogue) familier sur la poésie*

⁶ O. Rodrigues, *op.cit.* p. VII.

⁷ *Ibidem*, pp. 371-372.

*des prolétaires*⁸. Remettant en scène les premiers réflexes – ceux-là mêmes que J. Rancière fera remonter à la *République* de Platon⁹ – qui trouvent suspect et improbable qu'un même sujet soit capable d'accomplir comme il convient le métier qui est le sien dans la société en même temps que celui de poète, elle procède entre ses deux interlocuteurs fictifs, M. A et M. Z, à un examen de cette revendication de poésie non sans prétendre la resituer, par la circonstance d'une republication au même moment des poésies écrites en plein âge classique par un menuisier de Nevers¹⁰, dans le tout de l'histoire poétique aperçue depuis son origine jusqu'à son avenir conformément au dictionnaire implicite suggéré par les personnages fictifs A et Z. Sous la lumière de ce dictionnaire deux positions se disputent la question en lui donnant les formes d'une opposition entre l'idée d'ouvrier poète et celle de poète ouvrier, et, à sa mesure, d'une division de l'idée de génie. La discussion est alors celle-ci. Si c'est l'ouvrier qui est poète c'est-à-dire à qui il arrive de l'être et de le devenir, alors il le devient par l'effet d'une vocation qui peut éclore en tous lieux, tous temps et toutes conditions. Le cas exige de sa part le rude apprentissage de traduire en beaux vers l'inspiration, et, s'il convient de se montrer accueillant à la naissance d'une poète, il faut l'être selon la loi et les exigences de la plus sévère critique. Si c'est au contraire le poète qui est ouvrier, il le devient d'une autre manière comme voix d'un sol, d'un âge, d'un peuple au sein de l'humanité. Comme le précise le commentaire dont George Sand complète le titre du livre d'Olinde Rodrigues *Poésies sociales des ouvriers*, les poètes ouvriers sont ceux qui s'inspirent des maux de la société dont ils sont victimes et ils sont justifiés dès lors à « appeler leurs poésies *poésies d'ouvriers*, ce qui signifie poésies d'hommes qui souffrent

⁸ G. Sand, « Dialogue et Second dialogue familial sur la poésie des prolétaires », dans *La revue indépendante*, 1842, t. 2 et t. 4, livraisons de janvier et de septembre.

⁹ J. Rancière y consacre un important développement dans *Le philosophe et ses pauvres*, Fayard, 1983.

¹⁰ Le *Second dialogue familial sur la poésie des prolétaires* débute par ces mots : « On nous apporta dernièrement une nouvelle et magnifique édition des Poésies de maître Adam Billaut, que M. Ferdinand Wagnien, avocat, vient de collationner avec soin, et d'offrir au public comme un monument élevé à la gloire de son compatriote, *le Virgile au rabot*, comme on appelait jadis l'illustre menuisier de Nevers. M. A et M. Z, s'étant rencontrés chez nous, reprirent à ce propos leur ancienne discussion sur l'avènement des Prolétaires à la poésie, en commençant par admirer ce beau volume, imprimé à Nevers même avec élégance ». *Op. cit.* p. 597.

et qui réclament ; *poésies sociales*, ce qui signifie poésie d'hommes qui veulent une société et à qui on refuse une existence sociale. *Sociale* est l'adjectif ; *ouvrier* est la signature »¹¹. Faire accueil à ces poètes qui demeurent incompris de ceux qui disent qu'il n'existe pas de *poésie d'ouvriers* mais seulement de la *poésie de poètes*¹², et qui requerraient cependant qu'on apprenne à les prendre en considération en apprenant également à voir que Jean-Jacques Rousseau fut peut-être « réellement le premier penseur et écrivain sorti du peuple »¹³, toucherait selon George Sand à une question et à une tâche considérables du moment présent : comprendre « l'enfantement de la démocratie (à travers) l'enfantement si pénible de Rousseau »¹⁴, et alors, au bout du compte, tourner les questions de l'époque vers l'enfantement de ce peuple qui manque et qui insiste dans les maux du présent. Par ce sens donné à l'idée de *poète ouvrier* George Sand validait tant l'initiative prise par Olinde Rodrigues que la question dont elle contribuait à ouvrir l'une des séquences, et que la préface que ce dernier avait rédigée pour son livre avait plus unilatéralement engagée dans les perspectives saint-simoniennes de la conversion des énergies de l'émeute vers les puissances de l'industrie et vers la maturation dans tous les rangs de la société d'idées nouvelles aptes à servir de principes supérieurs pour l'engendrement d'une organisation nouvelle et la fondation d'un « parti social ».

Pour qui voudrait prendre une mesure plus complète de l'ensemble des réalisations concrètes que la question de la poésie sociale ouvrait ainsi dans la séquence, nombre d'autres initiatives, témoignages et débats demanderaient bien entendu à être rappelés et considérés. Qu'il suffise ici, sur le plan où on tente de saisir quelques problèmes apparus à cette occasion, de signaler qu'il y eut à cet égard à la fois des volontés pour la clore et d'autres, indéfiniment, pour la relancer. Dans le premier de ces registres deux d'entre elles peuvent être citées comme exemples et tentatives de figement des choses. D'abord celle-ci. L'année même où Olinde Rodrigues publiait son livre, Eugène Lerminier réagit dans la *Revue des deux mondes* par un article d'ensemble centré sur l'idée fautive qu'il y décèle et sur les encouragements

¹¹ G. Sand, *Premier dialogue*, op.cit., t.2 pp. 42-43.

¹² *Ibidem*, p. 40

¹³ G. Sand, *Second dialogue*, op.cit, t.4 p. 600.

¹⁴ *Ibid.*

trompeurs et funestes qu'elle conduirait à prodiguer¹⁵. Dans les enthousiasmes manifestés ces années-là devant un « avènement du génie des lettres dans les classes populaires »¹⁶ il n'aperçoit en effet pour sa part qu'une singulière « perte du sens intime de la démocratie (chez) certaines personnes qui se donnent pour les avocats du peuple »¹⁷. À ce compte, l'erreur ne serait pas alors seulement de laisser les auteurs de la littérature ouvrière s'aveugler sur la qualité réelle de leurs productions faites de compilations, d'emprunts, d'imitations, d'amplifications médiocres et prétentieuses. Elle serait de leur faire accroire et de croire avec eux à un renversement selon lequel « la bourgeoisie étant à bout d'idées et de verve, ce seraient désormais les prolétaires qui écriraient et penseraient pour elle »¹⁸. Une telle idée pour E. Lerminier se trompe sur le génie, sur la politique et sur la situation. Car si le génie d'une langue immédiatement familière à toutes les bouches de paysans et de citadins peut bien surgir au sein du dialecte écossais d'un fils de jardinier (Robert Burns), ou si l'intuition du monde immense de la pensée peut sans doute apparaître au terme d'inextricables détours à l'inquiétude insatisfaite d'un apprenti à demi-formé de Genève (Jean-Jacques Rousseau)¹⁹, de telles exceptions conserveraient pour cadre la tendance globale et dominante qui fait de l'instruction du peuple une dette à l'égard des classes inférieures dont des pays comme l'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre et la péninsule scandinave s'acquittent depuis le XVII^e siècle, et la France depuis peu. Dans les faits le peuple demeurerait en son fond une enfance entourée d'épaisses ténèbres et requise d'y accomplir des efforts sincères pour s'élever à la vie morale²⁰. Aussi bien la politique ne serait-elle pas davantage en attente d'une capacité inédite du peuple ou des prolétaires pour concevoir une autre organisation du travail et de la société sous des inspirations corporatistes, communistes ou panthéistes où ils font plutôt pulluler les idées fausses et couvrir la guerre civile. Les vertus distinctives de la démocratie étant au contraire « la modestie, le goût d'une vie obscure,

¹⁵ E. Lerminier, « De la littérature des ouvriers », dans *Revue des deux mondes*, 1841, t. 28, pp. 955-976.

¹⁶ *Ibidem*, p. 956.

¹⁷ *Ibid.* p. 972.

¹⁸ *Ibid.*, p. 956.

¹⁹ *Ibid.*, p. 967.

²⁰ *Ibidem.*, p. 955-956.

l'abjuration de toute vanité, une immolation perpétuelle de l'amour propre à l'intérêt commun », ainsi que leurs intensifications sous le régime de la République²¹, ce serait sous le ministère des classes moyennes chargées de la tâche d'instruire les milieux populaires qu'aurait à continuer de s'accomplir le mouvement général et historique vers la démocratie²². Loin alors de pouvoir se laisser percevoir comme un moment de fondation de littérature prolétaire et de caste ouvrière, la situation inviterait enfin, selon E. Lerminier esquissant un thème promis à une postérité théorique véritable, à s'interroger sur un certain état d'abaissement de l'art et des lettres en même temps que sur une langueur et une fatigue, qui, marquant les affects après la révolution de 1830, emporteraient les esprits dans des agitations malades²³. À l'intérieur de ce diagnostic d'ensemble qui examine alors plus particulièrement le suicide d'Adolphe Boyer après l'échec de son livre sur *L'état des ouvriers et son amélioration par l'organisation du travail*²⁴, *Le livre du Compagnonnage*²⁵ d'Agricol Perdiguier, les numéros de *l'Atelier*²⁶, E. Lerminier s'exprime peu finalement sur les *Poésies sociales des ouvriers* d'Olinde Rodrigues. D'un côté, c'est tout ce qu'il écrit qui réfute d'avance l'idée et les signatures de l'idée que l'ouvrage voulait promouvoir au sein de l'Histoire sociale. D'un autre côté il était difficile, concernant les poèmes eux-mêmes, de ne donner aucunement à juger sur « pièce ». Trois vers et la moitié d'un quatrième, empruntés au recueil d'Olinde Rodrigues, figurent donc dans l'article. Avant même ceux du cordonnier Savinien Lapointe qui sera encouragé par Eugène Sue et Georges Sand, les deux premiers :

Ami ! roulons notre âme avec toutes les âmes
De ces beaux avenir où roule l'univers

sont cités sans indication du nom de leur auteur ou de son métier, et donnés à titre de pur exemple de la « barbare emphase d'une poésie »²⁷. On peut les retrouver au sein des *Poésies sociales des*

²¹ *Ibid.*, p. 972.

²² *Ibid.*, p. 976.

²³ *Ibid.*, p. 958.

²⁴ Chez Dubois, 1841 ; et E. Lerminier, *op.cit.*, pp. 959-960.

²⁵ À compte d'auteur, 1839 ; et E. Lerminier, *op.cit.*, pp. 960-965.

²⁶ *Ibidem*, pp. 974-975.

²⁷ E. Lerminier, *op.cit.*, p. 966.

ouvriers d'Olinde Rodrigues²⁸, rendus à leur auteur le menuisier en parquet Gabriel Gauny, dans son poème « Hosannah ! » dédié à Ponty.

II : LA LITTÉRATURE PROLÉTARIENNE

Un deuxième contexte se devrait d'être rapidement dessiné si l'on voulait restituer plus avant, et dans une extension moins dépendante des intrigues théoriques tissées après les Trois Glorieuses de Juillet 1830 à Paris, sa force disruptive à la place centrale que Louis Gabriel Gauny occupera dans *La nuit des prolétaires* puis dans d'autres textes de J. Rancière. Quand, au sortir d'autres événements, J. Rancière entreprit de se tourner vers la « parole ouvrière »²⁹, le modèle qui en avait été produit sous l'idée de *poésie sociale* avait été en effet entièrement remanié au sein des pratiques de l'Histoire sociale. Il l'avait été, comme on sait, sous la détermination des œuvres de Marx et d'Engels ainsi que des théorisations et réalisations du « parti social » que surent et purent désigner pour toute une période les mots de marxisme et de communisme. Aussi les démêlés avec les poètes ouvriers de la Monarchie de juillet se déchiffraient-ils dorénavant dans *L'idéologie allemande*, *La Sainte Famille*, *Misère de la philosophie*³⁰. On sait que ces derniers apparaissaient aussi dans le troisième manuscrit rédigé par Marx en 1844 sur la « Signification des besoins humains dans le régime de la propriété privée et sous le socialisme (...) ». Si l'abolition de la propriété privée nécessite non seulement la pensée du communisme mais aussi une action communiste réelle, il faut en effet se tourner selon les *Manuscrits de 1844* vers « le besoin nouveau » que les *ouvriers* communistes s'approprieraient à l'occasion des réunions destinées à la doctrine et à la propagande à savoir le « besoin de la société » et la « société comme but » dont les ouvriers socialistes français auraient témoigné de façon brillante et pratique en faisant de la fraternité humaine autre chose qu'une phrase vide et en faisant « briller la noblesse de l'humanité sur (leurs) figures endurcies par le

²⁸ O. Rodrigues, *op.cit.*, p. 85.

²⁹ *La parole ouvrière 1830 / 1851*. Textes rassemblés et présentés par A. Faure et J. Rancière, Union Générale d'Éditions, 1976.

³⁰ J. Rancière, *Le philosophe et ses pauvres*, Fayard 1983, « Le travail de Marx » pp. 89-184.

travail »³¹. Ce n'est pas que l'admiration ici perceptible résistera à l'épreuve du temps, ni que l'appropriation de l'idée de société comme but au sein des assemblées, associations et conversations de ces ouvriers s'avèrera une conception réellement capable de ramener à l'unité « l'ouvrier artisan du développement des forces productives, le prolétaire guerrier de la révolution, le producteur philosophe de l'avenir communiste »³². Marx entreprendra au contraire de dégager la scène des « faiseurs de phrases »³³ qui l'occupent afin de « faire venir à la place de la masse bigarrée des travailleurs le sujet Prolétariat (...) par son inscription dans le Livre de la Science »³⁴. Cette substitution mettra de ce fait dans une situation ou difficile ou confortable selon ce qu'ils y voudront chercher ceux qui dans l'Histoire sociale feront retour vers les poètes ouvriers.

Quand pour un article sur « La poésie ouvrière dans la première moitié du XIXe siècle » destiné à *La Nouvelle Revue* Anne-Léo Zévaès revient en 1938 sur le corpus poétique réuni par Olinde Rodrigues pour le compléter de quelques auteurs et œuvres supplémentaires, elle commence par placer « le prodigieux surgissement de doctrines, de systèmes, de constructions philosophiques et sociales » qui eut lieu entre 1830 et 1848 sous la protection et l'autorité d'une phrase de Michelet qui y avait vu un « volcan de livres, une éruption d'utopies, de romans socialistes »³⁵. La référence permet d'introduire la matière historique, la « floraison » apparue de conceptions nouvelles et de littérature, la préoccupation qui s'y frayait un chemin d'un « avenir meilleur » pour le peuple, en même temps que de reprendre la question au point où George Sand l'avait laissée en annonçant que la muse romantique, « muse éminemment révolutionnaire qui depuis son apparition dans les lettres cherche sa voie et sa famille », se retremperait dans une littérature commençant au sein même du peuple pour en sortir brillante avant qu'il soit peu de temps³⁶. Choisie dans la préface au

³¹ K. Marx, *Manuscrits de 1844*, éditions sociales 1969, pp. 107-108, et J. Rancière, *op.cit.* pp. 124-125.

³² J. Rancière, *op.cit.* pp. 123-124.

³³ *Ibidem*, p. 167.

³⁴ *Ibidem*, p. 169-170. Voir aussi A. Birnbaum, « Jacques Rancière : un pas de côté », Horlieu éditions <http://www.horlieueditions.com>, 2004.

³⁵ A.-L. Zévaès, « La poésie ouvrière dans la première moitié du XIXe siècle », dans *La Nouvelle Revue*, t. 156, juillet-août 1938, p. 161.

³⁶ *Ibidem*, p. 162.

Compagnon du Tour de France pour son tour prophétique la citation de Georges Sand ne tient ici que pour être aussitôt réfutée : « au moment où écrit George Sand, la grande industrie naît à peine ; le prolétariat ouvrier, qui devait, à la fin du XIXe siècle, devenir une force considérable, prépondérante et décisive, n'est encore qu'en voie de formation ; l'industrie est, pour la plus large part, l'industrie artisanale. Il ne saurait donc y avoir, vers 1840, une littérature nettement prolétarienne »³⁷. Ce bornage effectué, il redevenait possible à A.-L. Zévaès de replacer sous une certaine lumière les poètes ouvriers et de citer leurs vers, à l'abri du risque que les idées généreuses ou ingénieuses qu'on y trouve puissent être accusées de confondre la promesse prolétarienne avec la métaphysique, la religiosité et la chimère dont celles-là se révélaient aussi bien entourées. Aussi l'article ne complète-t-il pas seulement un siècle plus tard le recueil d'Olinde Rodrigues, mais met-il encore en place un système de prudences, lequel, d'un côté, saisit dans l'inspiration morale courante, les emprunts au socialisme utopique, les descriptions de vies modestes et les sentiments mobilisés par les poètes ouvriers un intéressant témoignage, et d'un autre côté renchérit sur l'indication de leur statut et l'évaluation de leur représentativité en s'attachant à préciser ou repréciser les métiers, les lieux de vie, les protecteurs, les idées politiques. Ainsi devenait-il tout à coup important de mentionner deux poètes « profondément réactionnaires » (Reboul et Jasmin), de rendre plus présente l'inspiration fouriériste (Festieu et Boissy), d'insérer un campagnard (Magu) et d'ajouter un chansonnier qui « fera le lien » avec les barricades de la Commune (Landragin). Dix-sept autres – dont A.-L. Zévaès indique d'avance les métiers, les noms et quelquefois les œuvres – auraient mérité d'être cités en complément pour mener à sa bonne forme un tel tableau. De là, tous à leur vraie place, ils pourraient, « tels quels », traduire avec une « fraîcheur sincère, ingénue, candide », l'état d'esprit des ouvriers de leur temps et avoir droit à une « modeste place dans l'histoire du mouvement littéraire dans la première partie du XIXe siècle »³⁸. Ni Louis-Marie Ponty ni Louis-Gabriel Gauny ne font dans cette réorganisation l'objet d'une mention spéciale.

III : LA PAROLE OUVRIÈRE

³⁷ *Ibid.*

³⁸ *Ibid.*, p. 176.

Ponty et Gauny n'apparaissent pas davantage dans le recueil publié par A. Faure et J. Rancière sous le titre *La parole ouvrière*. Ce n'est plus cependant la volonté de parvenir à un tableau de l'histoire ouvrière généreux mais scientifiquement exact qui fait obstacle. C'est plutôt une question nouvelle, ou renouvelée, qui est apparue, et dans laquelle les deux poètes ouvriers n'ont pas encore trouvé leur place. Pour A. Faure et J. Rancière il s'agissait à travers les textes réunis dans *La parole ouvrière* de se réinterroger sur « l'arme »³⁹ qu'est la parole, telle qu'elle s'était récemment rendue visible bien sûr au milieu des événements de 1968 et dans leurs suites, mais telle aussi qu'elle avait semblé naître à elle-même, au long d'une séquence privilégiée de l'histoire ouvrière traversant les journées et insurrections qui se succèdent entre 1830 et 1848, en s'inventant des formes hors de la violence nue et des cris séditieux propres aux coups de main et à l'émeute. S'appropriier les enjeux de cette parole comme l'arme qu'elle semblait avoir su devenir dans cette histoire aurait réclamé – précisait J. Rancière – qu'en soit conçue une genèse qui n'imaginait pas qu'elle aurait su sourdre et procéder de l'existence même des usines, des terroirs, des souffrances, des dominations et révoltes sauvages. Dans ces lieux et dans ces expériences se seraient entrelacés plutôt des pratiques et des discours qui ne produisaient pas seulement, par échanges et confrontations, renversements et dédoublements, diverses altérations des significations, mais faisaient aussi passer d'une place à l'autre le pouvoir de désignation, de nomination, de manifestation linguistique de soi. Des identités et des revendications auraient trouvé à se formuler en construisant au sein de cette parole des espaces inédits d'énonciation. Les textes rassemblés par A. Faure et J. Rancière tentaient de témoigner de cette activité et pouvaient faire espérer qu'une histoire, que personne jusque-là n'avait encore commencé ni songé à écrire, saurait y saisir les signes d'existence d'une « archive de la réflexion ouvrière » capable de nourrir son récit d'un matériau effectif d'idées échangées depuis les comités d'ateliers de 1840 jusqu'aux assemblées générales de 1848, ainsi que de quelques vérités sur l'être ouvrier⁴⁰. Pour donner corps à cette parole comme arme il s'agissait donc de se saisir de la langue d'un

³⁹ A. Faure, J. Rancière, *op.cit.*, p. 10.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 20.

collectif qui fût à la fois demeuré invisible à l'Histoire sociale et inexistant avant la parole dans laquelle il advenait. Cette délimitation particulière de la question laissait pour un temps Ponty et Gauny au dehors. Ce n'est pas en effet faute de matière – se chargea d'expliquer J. Rancière – que les textes rassemblés dans *La parole ouvrière* choisirent de faire « si peu de place à la poésie ouvrière »⁴¹. C'est plutôt que l'abondance de cette dernière et le caractère protéiforme de ses productions, imitations, célébrations, rendaient difficile d'identifier en elle le ou les collectifs faisant arme de cette parole poétique. *La parole ouvrière* s'arrêtait à son tour là où Marx avait déjà confessé à Engels n'avoir pas pu mener plus loin la longue et épuisante descente aux enfers prolétariens d'une démonstration scientifique l'obligeant à embrasser du regard « une foule bigarrée de travailleurs de toute profession, de tout âge et de tout sexe se pressant devant eux plus nombreux que les âmes des morts devant Ulysse aux enfers »⁴². Avec néanmoins une différence. Comme J. Rancière le relève, on peut se représenter que Marx ait fini par renoncer à imposer à sa fatigue et à sa maladie les « heures infernales », que, pour s'approcher de la vie ouvrière, il passait à lire les « Livres bleus des enquêteurs et inspecteurs des fabriques ». L'espoir aperçu de recueillir les signes et les textes mêmes d'« archives de la réflexion ouvrière » pouvait en revanche inciter à persévérer davantage. Peut-être la poésie ouvrière n'attendait-elle en réalité qu'à être « étudiée dans sa masse pour faire ressortir des traits significatifs »⁴³.

Persistance d'une question : était-il possible de recueillir et de relever au sein de l'archive sociale un ensemble de démarches ayant donné au collectif ouvrier un visage et une voix porteurs d'une société et existence autres⁴⁴ ? Le tour était venu à Louis Gabriel Gauny d'apporter à cette quête et enquête une réponse. À la Bibliothèque municipale de la ville de Saint-Denis non loin de sa gare ni de son université avaient été déposés – ils y sont toujours – huit cartons d'archives, dans lesquels, écrit J. Rancière, était contenu « ce document absolument unique : l'expérience vécue au jour le jour *et* la vie imaginaire d'un prolétaire du siècle

⁴¹ *Ibid.*, p. 211.

⁴² J. Rancière, *Le philosophe et ses pauvres*, p. 170.

⁴³ *La parole ouvrière*, p. 212.

⁴⁴ Louis Gabriel Gauny. *Le philosophe plébien*. Textes réunis par J. Rancière, éditions La Découverte, 1983, p. 91.

dernier »⁴⁵. Un trait de plus pouvait également signaler le document à l'attention. Le menuisier en parquet Gauny, mises à part quelques allusions de ses contemporains⁴⁶ recueillies par l'Histoire sociale, était véritablement un inconnu. « Né à l'ombre il a vécu à l'ombre »⁴⁷. Au sein de l'épuisante foule bigarrée qui se presse devant l'enquêteur immergé dans l'archive ouvrière il aurait su pour sa part ne pas se perdre dans le jeu social infini des reflets. Ses produits intellectuels et ses théorèmes consciencieux se sont produits dans une obscurité et un silence⁴⁸ qui semblent l'avoir prémuni, et préservé, comme aucun autre. Mais cette ombre propice est aussi et surtout chez lui une règle. Elle est l'effet de la rencontre d'une existence obscure avec la plus vive des lumières, qui, venue de la philosophie, a su faire rêver à l'existence autre⁴⁹. Louis Gabriel Gauny en devient, au sortir de cette rencontre aléatoire provoquée par le roulis désordonné des mots, des idées et des images impulsé par la recherche d'une parole, ce visage et cette voix qui mettent en présence réelle de ce que serait un ouvrier rêvant à une autre société. Dans la collection des *Actes et mémoires du peuple* des éditions Maspero / La Découverte, peut, avec lui, entrer une image du peuple plus véridique que beaucoup d'autres. Que la vie que les possédants et les puissants accordent au salariat est, loin de ce que sont censés chanter les hymnes au travail, une vie morcelée⁵⁰ et saccagée⁵¹ est l'expérience que les prolétaires font pour leur part de l'avènement de l'individualisme possessif. Et si elle engage une partie d'entre eux dans les tentatives renouvelées du siècle pour recomposer les vies séparées et désarticulées, et pour retisser un lien de société, elle les avertit aussi de ne pas s'y laisser déposséder d'une identité que l'état des choses leur dénie et à laquelle il leur revient

⁴⁵ *Ibidem*, p. 13.

⁴⁶ Il ne semble pas que la publication d'*Hosanna !* dans les *Poésies sociales des ouvriers* d'Olinde Rodrigues l'ait à l'instar du poète ouvrier en vidanges Ponty fait particulièrement connaître. Des traces de lui se laissent relever par le biais de publications et associations auxquelles il collabora. Il est évoqué dans des *Mémoires* comme celles du chansonnier saint-simonien Vinçard. Les recensions de ses recueils poétiques, *La forêt de Bondy*, *Sonnets déchaînés*, *Les Fleurs, poésies*, semblent toutes de pure forme. J.-J. Goblot et Ph. Régnier récapitulent l'essentiel dans le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*.

⁴⁷ Louis Gabriel Gauny. *Le philosophe plébéien*, p. 5.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 18.

⁴⁹ *Ibidem*, pp. 5-6.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 6.

⁵¹ *Ibid.*, p. 9.

d'accéder non sans garder intactes les fureurs de la révolte⁵² et l'obstination à refuser l'ordre existant⁵³. Dans la configuration Gauny tranche par son intensité en instituant à l'intérieur de sa vie une vie radicalement différente qui entend se placer sous des lois rêvées et nourries de poésie, de philosophie, d'amitié, d'émancipation. Cette vie s'ouvre à elle-même deux temporalités, d'un côté l'éternité qui la règle⁵⁴, d'un autre côté le développement d'un temps qu'elle acquiert en propre et dont elle confie la construction et l'exploration à ses doubles : « ce menuisier », « cet homme », « le révolté », « le cénobite », « le philadelphe »⁵⁵. La vie dédoublée du prolétaire et du philosophe plébéien qui naît en ce lieu peut à partir de ce même lieu entreprendre la reconquête progressive de sa liberté sur la servitude⁵⁶. Guidé par la palingénésie dont P.-S Ballanche avait fait une doctrine de progrès accueillie par les milieux socialistes et ouvriers, Gauny peut engager son âme sur la voie du dépouillement de la matérialité héritée des existences antérieures, lui faire gravir un cycle de perfectionnements accomplis inséparablement d'une conquête de la solidarité avec les autres, sculpter et exercer son corps à la manière de la philosophie cynique⁵⁷. Le combat se livre jour après jour, heure par heure, dans tous les détails de la vie prolétaire, en jouant les opportunités d'indépendance qui subsistent dans le travail à la tâche contre la dépendance au salaire, en magnifiant l'économie de subsistance en économie cénobitique, en substituant les divins plaisirs de la promenade philadelphe aux distractions grossières, en consacrant des nuits normalement destinées à reconstituer les forces abruties par le travail à l'apprentissage purifiant de mots et de syntaxes qui délivrent de la prose morcelée du monde⁵⁸. Une identité inédite en émerge, qui, conjuguée aux « correspondances avec d'autres prolétaires »⁵⁹ qu'elle tisse et dont elle se soutient, vient mettre sous les yeux en en attestant l'effectivité une aventure collective et prolétaire du siècle dernier pour changer les existences et le monde.

⁵² *Ibid.*, p. 12

⁵³ *Ibid.*, p. 10.

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ *Ibid.*, p. 14.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 7.

⁵⁷ *Ibid.*, pp. 92-97.

⁵⁸ *Ibid.*, pp 14-18.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 141 et chapitre III.

IV : NOUS NE SOMMES RIEN SOYONS TOUT

Le point le plus difficile ne fut pas sans doute celui de révéler et de faire connaître Louis Gabriel Gauny comme cas et image illustrant au milieu de la condition ouvrière de son temps une manière absolue de viser et de vivre pratiquement l'émancipation, mais peut-être celui de lui conférer la dimension et la valeur sociale d'un phénomène collectif. Il est bien entendu qu'au seuil même de son parcours Gauny a été initié à la *philia* philosophique par des conversations qu'il a eues avec le teneur de livres Jules Thierry. Il a croisé et fréquenté la propagande saint-simonienne, et il y a rencontré comme son ami le plus étroit pour quelques années le jeune Moïse Rétouret. Il a été associé à des journaux, clubs, sociétés de secours mutuels, et ses lettres n'ont pas manqué de constituer elles aussi une pièce dans la circulation militante des écrits du siècle. Il est entendu aussi que correspondre, entre deux militants ouvriers, s'attache à briser les barrières qui empêchent la communication universelle entre les âmes⁶⁰. Il demeure que Gauny semble bien éprouver, malgré tout, que ses produits intellectuels et tous leurs théorèmes consciencieux se produisent « dans le silence du désert », qu'ils s'y « perdent » et s'y « envoient desséchés »⁶¹, et il est assurément dommage que l'importante correspondance longue de trente-sept années entre Gauny et Suzanne Voilquin partie quant à elle rejoindre l'aventure saint-simonienne en Égypte n'ait pas été versée par Mme Harlor, légataire du fond Gauny, à la Bibliothèque municipale de Saint-Denis⁶². Peut-être se trouve-t-il dans cette correspondance des lettres semblables à celles que la couturière Désirée Véret, fondatrice de *La Femme libre*, sut écrire encore entre mai et novembre 1890 avec un retard de cinquante-huit années à son ancien amant, le phalanstérien Victor Considérant, pour lui avouer, avec un orgueil demeuré intact, une vieille histoire : celle de l'amour passionné d'une jeune couturière pour un apôtre des idées sociales qui avait choisi d'épouser peu après une fille d'une condition plus élevée au sein de la famille fouriériste. Appliquée à démêler après-coup tout en les relançant les relations compliquées entre l'amour sensuel et l'amour social /

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ *Ibid.*, pp. 18-19.

⁶² *Ibid.*, p. 145.

socialiste, la correspondance ultime de Désirée Véret que J. Rancière cite en guise de conclusion à *La nuit des prolétaires*⁶³ appliquait et anticipait en effet à la lettre les termes que J. Rancière emploiera pour caractériser dans le cas de Gauny le genre de collectif engagé par de tels échanges :

« Il n'y a pas de différence entre la lettre et le poème. L'œuvre est toujours de la nature du message, le poème est toujours témoignage. Le témoignage s'écrit dans la langue poétique de la réminiscence et de la reconnaissance, non dans la langue de l'information. Mais aussi la communication appartient à l'impératif du devoir autant qu'à la transgression du désir. Ceux qui ont reçu une *initiation* concernant les destinées de l'homme et du prolétaire doivent se donner les moyens de la faire partager. Ils doivent se *manifeste*r. ⁶⁴»

C'est pourquoi assurément la solitude dont Gauny lui-même se soucie n'est-elle pas un problème qu'il y aurait à faire revenir pour rendre du sens aux questions de l'Histoire sociale. Elle est sans doute plutôt ce que les lettres manquantes de Suzanne Voilquin, et peut-être aussi le format imposé de la collection des *Actes et mémoires du peuple* où J. Rancière faisait entrer Gauny en qualité de philosophe plébéen, empêchaient de restituer pratiquement à la mesure de ce que *La nuit des prolétaires* s'était employée à scruter.

Pour sa part, l'enquête menée par *La nuit des prolétaires* s'était explicitement ouverte pour découvrir un collectif. Pour apprendre quelque chose d'effectif qui puisse répondre à l'idée de « l'image et (de) la voix de la grande collectivité des travailleurs »⁶⁵. Quelles voix, quelles sortes de voix et quels agencements sensibles d'êtres portent ces luttes et revendications par lesquelles le monde du travail vit et exprime son non-consentement à l'ordre des choses, et déclare vouloir une autre société ? Dans les années de parution de *La nuit des prolétaires* nouer l'un à l'autre ce « non consentement » et « la grande collectivité des travailleurs » résonnait encore directement des luttes que le mois de mai 1968 avait encouragées et ce nouage n'avait pas manqué de donner une actualité neuve au cadre d'interrogation alors le plus généralement partagé au sujet du monde du travail et de son rôle historique. Gauny, dans cette

⁶³ J. Rancière, *La nuit des prolétaires*, Fayard 1981, pp. 432-440

⁶⁴ Louis Gabriel Gauny. *Le philosophe plébéen*, p. 142.

⁶⁵ *La nuit des prolétaires*, p. 35.

configuration, fait son apparition au milieu d'un ensemble de discoureurs et de rêveurs dont tout laisse à penser qu'ils s'agitent et n'existent que pour s'être fait pour leur part les idées les plus fausses sur le non-consentement à l'ordre des choses de la grande collectivité des travailleurs, et qu'une enquête qui choisissait de pénétrer dans la vérité de l'atelier aurait donc semblé devoir commencer par écarter. Mais s'y résoudre ne serait-ce pas en même temps savoir déjà qu'on a commencé à rédiger une conclusion qui redécouvrira, à la suite d'une longue tradition de pensée ainsi qu'après nombre d'épisodes passés et récents du combat ouvrier, que chacun doit rester à sa place ? Aussi l'enquête déclare-t-elle vouloir « faire demi-tour » et revenir à ces « prolétaires pervertis » qui expriment le non consentement au travail comme rêve d'y échapper et pour ce faire empruntent des mots d'ailleurs, mais qui, parce qu'ils les rendent aussi bien « étrangement grimés et prononcés d'une drôle de voix »⁶⁶, donnent peut-être quelque chose à observer. Et c'est ainsi Gauny, aussitôt, qui atteste et fait comprendre que les mots découverts la nuit en lisant *Le Pèlerinage de Childe Harold, Oberman, René*, permettent à ces prolétaires de faire une double expérience : celle d'exprimer, par le biais des douleurs décrites dans les romans de Byron, Senancourt et Chateaubriand, la « douleur des douleurs » qui hante leur condition de travailleurs ; celle de se connaître comme eux-mêmes vides de mots et dépendants de l'institution d'une « scène mixte » qui a besoin de l'étrangeté de ces douleurs inventées et d'une intrigante proximité avec elles pour entretenir leur passion d'un monde autre⁶⁷. Gauny est aussi celui, qui, sur cette lancée, va soutenir dès lors le travail d'analyse, de distinction, de rationalisation, des étrangetés dont l'enquête va suivre le fil. Car « étrange » ne laisse pas d'être aussi, mais d'une manière sans doute moins satisfaisante, la manière que l'émancipation ouvrière a de concevoir son destin collectif lorsqu'elle imagine, au sortir des journées de Juillet 1830 et de la liberté qu'elles ont fait entrevoir, que pourraient exister « une civilisation bourgeoise sans exploiters, une chevalerie sans seigneurs, une maîtrise sans maîtres ni serviteurs »⁶⁸. Le refus du fait qu'un cortège d'humiliations et de souffrances puisse et doive accompagner une reprise du travail qui s'effectuait à ce moment

⁶⁶ *Ibidem*, p. 27.

⁶⁷ *Ibid.* « La porte de l'enfer », chapitre 1.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 60.

dans les conditions circonstancielles d'une généralisation du travail précaire, associé à une manière de s'opposer à la situation qui entreprenait de mobiliser la liberté rêvée en juillet en la ramenant à la « bizarre formule (...) de rapports d'indépendance et d'égalité avec les maîtres »⁶⁹, mettait sur le chemin d'une relation dialectique entre les deux libertés des maîtres et des ouvriers décalée⁷⁰ par rapport à celle décrite par Hegel. Dans la situation, les ouvriers, au moins autant que les maîtres, se montreraient libres et émancipés de la crainte de la mort (de la misère), laquelle dans la société caractériserait en réalité la condition du domestique. C'est ce que ces ouvriers ont manifesté au cours des journées de Juillet et ils semblent prêts à tout moment à le remettre en jeu comme risque qu'ils ont pris, et choisi, d'être en surnombre, d'avoir à assumer la misère, d'engager avec les maîtres un combat collectif contre la situation qui fait de chaque ouvrier un individu en trop⁷¹. Sauf que la liberté qu'ils visent et rêvent dans cette reconnaissance ne leur octroie que l'indépendance vide de l'être en trop qu'ils ont mis dans la balance. Non seulement celle-là tend à se contenter de l'apparence ou d'un détail vestimentaire aux yeux de l'opinion publique, mais encore elle reconduit la classe ouvrière à son identité comme à une place vide, et à son éventuel remplissage par des images et des mots de hasard.

À l'égard de l'enquête menée par *La nuit des prolétaires*, Gauny commence donc ici un certain travail de distinction raisonnée entre les diverses étrangetés qui veulent donner figure au collectif ouvrier. Éclatante pour les ouvriers libres de juillet, la lumière des journées vécues continuait de vouloir jouer avec des reflets et avec la contradiction des apparences entre la liberté politique manifestée devant l'opinion et les humiliations reconduites par les maîtres dans les ateliers. Avec Gauny, J. Rancière peut en revanche réintroduire à ce point un autre contraste, plus radical, celui qui oppose la liberté rêvée de l'enfance qui s'est instruite avec la lettre errante de fragments de littérature éparse et l'enfermement violent de l'atelier⁷². L'enjeu est double. Bien entendu il faut rappeler que sous les derniers feux de Juillet le monde du travail, de l'atelier et de la prison

⁶⁹ *Ibid.*, p. 53.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 48. Voir aussi p. 65.

⁷¹ *Ibid.*, p. 55.

⁷² *Ibid.*, p. 61.

poursuit sa marche. Mais il faut dire ou redire aussi que la place vide du sujet ouvrier demeure le revers des saisies impitoyables des corps par le travail. Avec Gauny il est possible de réaffirmer que l'atelier est prison⁷³ et qu'à l'image de cette inversion c'est tout le monde réel qui est renversé et qui justifie qu'il n'y soit pas consenti. C'est à l'intérieur de ce monde et non pas à la surface des rapports entre les maîtres et les ouvriers que doivent être conçues des alternatives, neuves et plus radicales, entre la liberté et la mort. Cette intériorité on peut y accéder par une intériorisation qui est celle du temps, où se laisse révéler, dans les heures d'une journée de travail à l'atelier telle que Gauny la décrit, tous les rapports qui y font dialoguer le corps et l'âme à l'inverse des possibles accordés à cette dernière pour essayer de fuir sa servitude et obéir à sa destinée. Et c'est à la mesure de cette tyrannie fondamentale sur les âmes exercée au fil des heures par le corps enchaîné à l'atelier que peut s'introduire pour le sujet prolétaire un projet qui radicalise les revendications usuelles :

« comment instaurer dans les intervalles de la servitude le temps d'une libération qui ne soit pas l'insurrection des esclaves mais l'avènement d'une sociabilité nouvelle entre des individus ayant dépouillé, chacun pour son compte, ces passions serviles que le rythme des heures du travail, les cycles de l'activité et du repos, de l'occupation et du chômage, indéfiniment reproduisent ? ⁷⁴»

Portée par Gauny la revendication de cette figure subjective et collective du non consentement à l'ordre des choses, qui ne revendique rien de moins ni de moins étrange qu'une « société de travailleurs libres »⁷⁵, touche au but mais doit encore opérer d'autres sélections au sein d'une diversité de réponses particulières que les destins excentriques des prolétaires lui ont apporté. *La nuit des prolétaires* doit prendre également en vue les marges, dont l'époque d'après 1968 fait en France un grand usage, et alors entrer aussi dans une diversité d'expériences comme le temps libre que croient pouvoir se donner les projets de vouloir vivre de sa plume ou d'accepter sur un temps réduit les travaux les plus abjects, ou comme celui qu'impose aux rebelles l'âge nouveau et mortifère des prisons. Pour toutes ces expériences ou situations, qui s'avèrent produire pour affect principal l'apathie,

⁷³ *Ibid.*, p. 65.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 78.

⁷⁵ *Ibid.*

se laisse vérifier qu'elles aussi modulent la liberté selon des agencements entre l'âme et le corps, mais que la « géométrie subtile »⁷⁶ de Gauny en demeure par ailleurs le meilleur d'instrument d'analyse. C'est en effet ce dernier, de façon définitive, qui enseigne, en le destinant aux ouvriers qui fréquentent les ateliers car c'est là que cette émancipation peut être mise en œuvre, l'art de se faire un « marginal de l'intérieur »⁷⁷, art qui, faisant croître positivement dans l'être du travail le non-être d'absences, d'illusions, de futurs⁷⁸, y multiplie autant de doubles et de simulacres. Question réglée, donc. L'interrogation qui a motivé l'enquête peut être reprise et conduite vers un terme : la leçon que Gauny transmet peut-elle dépasser le cercle de ses initiés et se porter à la place où la grande collectivité des travailleurs attend la voix et les images de son non consentement à l'ordre des choses ? Un dernier mouvement de pensée est requis, et il va pouvoir continuer à se laisser déployer sous la conduite de Gauny avant que vienne l'heure, malgré tout, d'un transfert des questions à l'horizon ambigu de la « mission régénératrice du monde des travailleurs »⁷⁹. Avant ce moment qui réserve pour la deuxième partie de *La nuit des prolétaires* d'autres aventures, il est temps encore de comprendre que la parole de l'initié, celle qui avec des mots d'emprunts et des images excentriques formulait l'aspiration du prolétaire à avoir d'autres vies que la sienne, contenait bien en elle, par excès d'être, l'obligation de transmission. Celle-là n'impliquait pas d'échanges réciproques⁸⁰. Elle ne demeurait pas dans les méandres des problématiques de la reconnaissance. Elle se déployait dans la spirale ascendante des sympathies, se confiait aux hasards des promenades accompagnées d'actes de propagande, renouvelait indéfiniment les liens entre le progrès de soi et la transformation des autres⁸¹, visait au commerce universel entre les âmes. Plus tard elle avait su surmonter l'affaiblissement inévitable des liens qu'elle avait noués, l'éloignement des uns, la disparition des autres. Aux heures où avaient dû s'interrompre les relations nouées, avant que de reprendre pied dans les solidarités

⁷⁶ *Ibid.*, p. 87.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 89, et pp. 89-98.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 93.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 137.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 121.

⁸¹ *Ibid.*, p. 119.

familiales et le travail, la marginalité exemplaire de Gauny avait su se réinventer et opérer de nouveaux calculs de la science de l'émancipation. Placé sous la protection de Diogène le cynique et de saint Jean le Précurseur, le propagateur, écrit J. Rancière,

s'en va, individu anonyme et isolé, communiquer l'étincelle de l'esprit de révolte – de l'esprit tout court – à une foule susceptible de s'embraser dans la mesure même où elle n'est pas un rassemblement de familles, de corps, de classes ou de corporations, mais une pure collection d'individus sensibles : masse en fusion par l'énergie de ses molécules, avec lesquelles le révolté engage un rapport ponctuel et sans réciprocité⁸².

Il n'est pas nécessaire ici de suivre comment les figures de Diogène le cynique, héros du droit individuel, et Jean le Précurseur, apôtre du déchaînement de l'humanité, vinrent soutenir ainsi chez Gauny de nouveaux pas dans « l'étrange science » de l'émancipation appliquée aux situations de « l'extrême foule » et du « désert ». Il suffit peut-être de savoir que l'art enseigné par Gauny n'a et n'avait pas de raison de s'arrêter.

V : LA FICTION MODERNE

La nuit des prolétaires est un livre sans beaucoup d'équivalents. La question de la voix et des images de la grande collectivité des travailleurs qui ne consentent pas à l'ordre des choses fait entrer dans son récit, en même temps qu'une formulation développée de son problème, un excès de voix et d'images très rapidement sensible au lecteur. Il faudrait pouvoir les compter. Pour le moment d'histoire considéré par l'enquête, le livre ne paraît pas en retrait par rapport au *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier* de Maitron, et il le dépasse même par la parole donnée aux personnages de fiction. Et bien sûr, la réponse à la question de la voix et l'image de la grande collectivité des travailleurs qui ne consentent pas à l'ordre des choses, que le livre a prise pour sujet, c'est précisément cela, dans la forme de son résultat comme dans celle de son problème. Pour rédiger un livre adéquat à sa question, il n'y avait pas en réalité d'autre manière de procéder que d'emprunter encore une fois les mots d'emprunts par le biais desquels s'était énoncé, comme propre d'un collectif, un infini déterminé de l'ailleurs noué à la

⁸² *Ibid.*, p. 127.

vacuité d'un ici. Comment écrire cela ? À l'occasion d'un entretien qu'il accorde à M. Perrot et M. de la Soudière⁸³, par exemple, J. Rancière confirme que pour rendre compte de la réalité de la parole ouvrière il ne lui avait été possible de la faire sortir d'aucun corps collectif ouvrier puisqu'elle s'élevait précisément pour briser sa relation univoque avec les corps qui étaient prêtés à ce collectif par les maîtres ainsi qu'avec les corps réels jetés dans l'enfer de leurs ateliers. Il fallait – poursuit-il –

« adopter un type de récit qui, apparemment, ne convenait pas pour parler du peuple ; emprunter à d'autres modèles, Proust ou Virginia Woolf, par exemple ; c'est-à-dire choisir un mode de récit qui ne commence pas par situer, par enraciner, mais qui parte du caractère fragmentaire, lacunaire, indécidable, partiellement décidable, de ces récits, un type de récit à la Virginia Woolf, où il y a des voix qui petit à petit s'entrecroisent et construisent en quelque sorte tout l'espace de leur effectivité. Il s'agissait de construire un récit où l'on puisse voir comment non pas un corps produit des voix, mais des voix dessinent peu à peu une sorte d'espace collectif ».

La nuit des prolétaires donne très bien à reconnaître ce geste d'écriture, l'entrecroisement progressif des fragments qu'il opère, et les éléments de décision – puisque le récit comporte une part de décidable – que la voix et l'étrange science d'émancipation de Gauny y insèrent. Mais comment justifier, sauf à en faire le « double »⁸⁴ de J. Rancière et alors à quelles fins, le genre de part accordée à Gauny dans le concert des voix ? Ne pouvait-on pas penser plutôt que l'extraordinaire qui brise l'ordre des choses et qui donne à ces voix un commun projet d'exil est aussi le plus ordinaire ? le banal même par où chacun se tient comme un exilé dans la langue ?⁸⁵. Et n'existe-t-il pas alors un chemin, qui, en transférant la singularité parlante des êtres depuis leur corps présumés vers la multiplicité des points de contacts et de rencontres dont elle se tisse⁸⁶, devrait aussi mener finalement voire rétrospectivement à un effacement de la présence agissante

⁸³ J. Rancière, « Histoire des mots, mots de l'histoire », dans *Communications*, n°58, 1994, pp. 87-101.

⁸⁴ S. Guénoun, « Le romancier démocrate et le philosophe plébéen. Gustave Flaubert et Jacques Rancière », dans *Revue Flaubert*, n°7, 2007.

⁸⁵ J. Rancière, *Aux bords du politique*, La Fabrique, 1998, pp. 138-147

⁸⁶ *Ibidem*, p. 143.

de Gauny dans la constitution littéraire du collectif ouvrier, ou en faire quelque difficulté ⁸⁷?

Dans *Le fil perdu. Essais sur la fiction moderne*⁸⁸, J. Rancière consacre à Virginia Woolf un essai auquel il ne manque peut-être que le texte d'introduction qui lui aurait convenu pour rejoindre les quatorze scènes de son deuxième grand livre après *La nuit des prolétaires* à savoir *Aisthesis. Scènes du régime esthétique de l'art*. L'essai présente entre autres cette particularité qu'on pourrait semble-t-il faire à partir de lui une expérience de pensée, à savoir recommencer, avec une précision empruntée à cet essai, le déchiffrement à la lumière du récit woolfien du mode d'écriture mis en œuvre dans *La nuit des prolétaires*. Il suffit en effet de se remémorer la quantité d'imposantes intrigues qui étaient tenues en réserve par l'Histoire sociale sur un sujet comme celui de donner voix et image à la grande collectivité des travailleurs, ou encore de penser à ses réserves actuelles, pour se laisser frapper par le fait que la *Nuit des prolétaires* tendait précisément vers le trait woolfien qui consiste à réduire « l'intrigue au minimum, à la limite où la succession des choses comme elles arrivent, l'une après l'autre, se confond presque avec le simple déroulement d'un jour ou d'une vie »⁸⁹. La façon dont J. Rancière décrit dans son essai de 2014 la promenade de Clarissa Dalloway et les mots mêmes qu'il utilise pour dire qu'elle donne à la narration l'occasion de « déplacer la ligne du récit vers une multiplicité de vies anonymes qui reçoivent pour un temps un nom et la possibilité d'une histoire » ne rappellent-ils pas directement la tâche qui avait été entreprise dans *La nuit des prolétaires* ? L'une après l'autre, les vies entr'aperçues de Suzanne Voilquin, de Julie Fanfernot, d'André Troncin, de Claude Genoux, de Désirée Vernet et de tant d'autres ne mènent-elles pas le récit de l'histoire ouvrière vers une juxtaposition de purs événements

⁸⁷ S. Guénoun y a consacré une étude qui s'applique à reconstituer les analyses consacrées par J. Rancière au projet de Flaubert de faire un « livre sur rien », où elle craint de voir se développer peu à peu une conception deleuzienne de la littérature comme « instauration d'un sensorium radical, ontologique, pré-individuel » dans laquelle J. Rancière pourrait laisser se perdre les puissances dissensuelles de la révolution littéraire et de la politique démocratique, et où elle l'invite à renouer avec « la leçon de Gauny, la force du déchaînement rebelle du philosophe inconnu ». Voir S. Guénoun, *op.cit.*

⁸⁸ J. Rancière, *Le fil perdu. Essais sur la fiction moderne*, La Fabrique, 2014.

⁸⁹ *Ibidem*, p. 56.

sensibles ? Ces vies ne se fondent-elles pas dans l'impersonnel d'un « halo de lumière » dont *La nuit des prolétaires* raconte l'attraction qu'il exerce sur la promenade du menuisier parqueteur Gauny partant à la rencontre d'âmes qu'il pourrait entraîner le temps d'un dimanche après-midi dans les passions du cercle philadelphe, ou sur son regard se libérant par moments de la tâche en cours pour suivre derrière la fenêtre le jeu des feuilles d'arbres avec le vent ? De même, ce désœuvrement des servantes en fin de journée, offert au regard d'une autre promenade, ne dévoile-t-il pas la même liberté sensible d'« heures permettant à n'importe qui de jouir de divertissements nouveaux (...) et d'expériences subjectives liées à la disposition même du temps » que celle que les fragmentations raisonnées inventées par Gauny introduisaient dans sa vie pour l'arracher aux conditions de la vie prolétaire ? La trajectoire de pensée qui a conduit J. Rancière vers l'étude des scènes du régime esthétique des arts ne l'a en rien éloigné des questions posées dans *La nuit des prolétaires* ni des solutions d'ensemble qu'il a tenté d'y apporter. Aussi la fonction de Gauny demeure-t-elle entièrement présente, et celui-ci continue-t-il indiscutablement d'accompagner la marche résolue de J. Rancière sur les chemins frayés par les désirs d'émancipation à la rencontre des éclats de libertés sensibles et de leurs traces.

Gauny possède un double dans *Mrs. Dalloway* : le personnage de Septimus Warren Smith. Virginia Woolf lui prête les traits d'« un de ces jeunes gens à demi éduqués, de ces autodidactes, dont toute l'éducation a été tirée de livres empruntés dans les bibliothèques publiques et lus le soir après la journée de travail, en suivant les recommandations d'auteurs connus, consultés par lettres »⁹⁰. Personnage on ne peut plus reconnaissable. Dans l'histoire de la parole ouvrière – commente Jacques Rancière – Septimus « appartient à l'espèce redoutable de ces fils et filles du peuple qui ont préféré à la vie à laquelle les destinait leur naissance cette autre vie promise par quelques mots écrits dans des livres qui n'étaient pas faits pour eux »⁹¹. Or ce double de Louis Gabriel Gauny semble remplir à son tour une fonction particulière dans le récit conçu par Virginia Woolf. Il est – indique J. Rancière – celui qui permet de réintroduire dans le récit un minimum d'action et d'intrigue afin que l'écriture de la fiction moderne ne soit pas seulement un long poème en prose au

⁹⁰ Cité par J. Rancière, *op.cit.*, p. 68

⁹¹ *Ibidem*, p. 69.

lyrisme impersonnel appliqué à mettre en mots une pluie d'atomes de sensations. Il est, avec un ou plusieurs personnages qui partagent cette fonction et différencient éventuellement les intrigues romanesques, celui qui permet au roman d'être roman. Or dans l'ensemble, si l'on suit J. Rancière, la fiction moderne à laquelle revenait comme à toute fiction la responsabilité de savoir ce qu'elle faisait de ses personnages a répondu à la solution que ce dernier apportait au régime esthétique du roman par une « injustice »⁹². Celle-là a été accomplie, pourrait-on dire, entre une réelle et radicale confrontation de l'écriture romanesque avec le pouvoir impersonnel – également partagé entre l'auteur de fiction moderne et les rêveurs à demi-instruits de l'émancipation populaire – de mettre des mots sur les « halos de lumière » et les « pluies d'atomes » des états sensibles, et un tour de passe-passe. L'opération consiste à mener toujours davantage à la limite la réduction de l'intrigue, et du personnage romanesque qui en conserve la charge, afin d'ouvrir toujours plus grand le récit moderne au recueil des éclats et fragments anonymes de la vie sensible. Elle le fait en quelque sorte contre le personnage et contre ce qui subsiste irréductiblement en lui de volonté de poursuivre les fins personnelles d'un personnage au lieu d'accepter de se fondre dans la volonté schopenhauerienne de la vie qui ne veut rien. Et alors le tour de passe-passe, que J. Rancière relève par exemple dans les suicides de Septimus (Virginia Woolf), d'Emma Bovary (Flaubert) ou dans la mort d'Albertine (Proust), consiste injustement à agencer les fins personnelles, qui subsistent dans ces personnages et qui fournissent à la fiction la fine trame du recueil des états sensibles auquel elle se consacre, de telle sorte que ces mêmes fins condamnent les personnages à une disparition qui laisse seul en scène l'art impersonnel du romancier. La question de cette injustice, dont rien n'interdit de penser que Proust avait pu en avoir le sentiment dans les moments où il réfléchissait à un éventuel renversement d'intrigue qui aurait rendu à la vie « le corps jamais retrouvé d'Albertine »⁹³, rend en réalité décisive cette autre de savoir si la voix de Louis Gabriel Gauny continue d'habiter l'œuvre de J. Rancière. À cet égard, il se laisserait remarquer au moins que *La nuit des prolétaires* avait su pour sa part confier à Gauny la tâche d'en conduire assez longuement le reste d'intrigue dans des conditions

⁹² *Ibid.*

⁹³ *Cahiers de la Bibliothèque Nationale de France*, Cahier 56, f° 33 r°.

de rencontres avec d'autres voix prolétaires ouvertes au plus large et généreux relevé de micro-événements sans que le désir d'émancipation et la liberté sensible qui le portaient, et qui le séparaient des fins que continuaient à manifester d'autres aventures autour de lui, aient pu laisser place à leur réinscription dans quelque intrigue de fins personnelles qui aurait pu justifier de ne pas entendre dans sa vérité et dans son éternité⁹⁴ la séparation instituée entre ses vies. Au lieu alors que le récit emprunte à la littérature l'art « d'absorber le pouvoir des anonymes dans la respiration impersonnelle de la phrase »⁹⁵ avant de sacrifier son principe par une intrigue « tyrannique », c'est peut-être l'écrivain qui ici demeure absorbé. Il n'est pas sans devenir sans doute captif des vies des couturières saint-simoniennes et du philosophe plébéien, comme le sont en nombre devenus avec lui celles et ceux qui ont réellement ouvert le livre de *La nuit des prolétaires*. Mais on dira que cette capture est en réalité d'un grand prix. Car elle fait rupture, depuis le pouvoir de ses fictions, avec le consensus.

⁹⁴ Louis Gabriel Gauny. *Le philosophe plébéien*, p. 10.

⁹⁵ « La mort de Prue Ramsay », *Le fil perdu du roman*, p. 69.

